

Les rivières assassinées

par Morvan LEBESQUE

LES pêcheurs à la ligne dressent des barrages contre les hors-bord ! A cette nouvelle, grande joie partout. La presse, les chansonniers, tout le monde illumine. Enfin, on va rigoler. Se payer — sans danger ! — la tête de quelques braves râleurs. Sortir quelques bonnes vieilles plaisanteries de la naphthaline. Eh bien, rigolez, messieurs : on ne rit jamais assez ! Mais enfin, puisque tout sujet, même burlesque, trouve quelqu'un qui le prend au sérieux, permettez-moi d'être ce fou et d'écrire cet article.

J'ai pour cela deux raisons. La première est que je n'ai jamais "marché" dans le mépris amusé qui s'attache aux pêcheurs à la ligne, symboles de je ne sais quelle sénilité bien française. Prendre ses cannes à pêche, partir dans la nature et s'asseoir au bord d'une rivière avec son casse-croûte me paraît une occupation pour le moins aussi intelligente que de jouer aux courses, rester dans son deux-pièces-cuisine à regarder la Famille Boisderose à la télé, hurler dans un stade à propos d'un ballon ou pique-niquer sur un talus, à côté de sa 2 CV, la gueule pleine de saucisson et de vapeurs d'essence. Quant aux durs, aux jarouches, aux professeurs de volonté de puissance pour qui le pêcheur à la ligne est (je cite l'un d'eux) : "l'incarnation d'une France vieillie, asexuée, vidée de ses énergies", je leur conseille de réfléchir s'ils en sont capables. Il y a de tout chez les pêcheurs à la ligne ; et sans doute quelques idiots, c'est vrai. Mais il y a surtout parmi eux des hommes qui toute la semaine ont trimé dans des usines, vendu à bas prix leur sueur et leur compétence, gagné de leurs mains noires et calleuses le droit à un peu d'eau, de calme et de verdure. Ces hommes-là, en fait d'énergie, sont plus utiles que les parachutistes.

Mon autre raison, c'est tout simplement la rivière. Il se commet en ce moment un crime : dans toute la France on est en train d'assassiner les rivières comme on a déjà assassiné les villes et les routes. Oh ! je sais : il est des scandales apparemment plus pathétiques. Mais j'ai toujours cru que les mœurs conditionnent tout le reste, la plupart de ces scandales sociaux, politiques ou judiciaires ne sont que l'effet d'un vice plus profond. Nous sommes ce que fait de nous la vie quotidienne — ce tissu banal des heures dont on ne parle pas dans les journaux. Or, cette vie, de plus en plus, nous arrache nos bonheurs naturels. Abdiquer un de ces bonheurs, c'est entrer dans un engrenage d'où sortent fatalement les pensées factices et les actions mécanisées. Le piéton traqué des grandes villes, le gosse qui dans le moindre village traversé par la R.N. apprend dès l'enfance à courir comme un lièvre entre deux voitures, le travailleur épuisé qui tressaille aux changements de vitesse parce que sa fenêtre donne sur un feu rouge ou une côte, tous ces traumatisés du siècle fuyant le bruit dans d'autres bruits deviennent à leur insu des résignés voués à toutes les aliénations, des esclaves disponibles pour toutes les servitudes. "C'est le progrès", dira-t-on ? Mais bien sûr ! Oui, la machine est progressiste ! Oui, il faut accepter son temps ! Et je dirai plus : les mécaniques de la vitesse ont leurs valeurs indéniables. A une condition, pourtant : que ce soit l'homme qui conduise la machine, et non la machine qui conduise l'homme. Et pour cela — pour que l'homme reste le maître des choses et de lui-même — il lui faut la double discipline naturelle du jour et de la nuit, de l'action et du repos, à la fois le calme et l'effort, l'raison et l'action. Il lui faut ces longues pauses de recueillement que, faute de les obtenir par des moyens naturels, il achète aujourd'hui dans le commerce, sous forme de poisons appelés tranquillisants.

portée, et c'était la rivière. La rivière, c'est-à-dire la civilisation. Le degré de civilisation d'un pays, les livres nous enseignent qu'il dépend des artistes, des bâtisseurs. Je prétends qu'il dépend d'abord de ses paysages, pré-existant à tous les Virgile et à tous les Shakespeare, et premièrement de ce chemin d'eau que la nature a fait et qui a fixé l'homme et suscité les villes. L'eau est humble. L'eau est généreuse. L'eau est fraternelle. L'eau dont la chanson glisse entre les feuilles nous invite au passage et nous donne tout ensemble : fraîcheur, rythme, beauté, goût de la réflexion et de la rêverie, sentiment de la possession et de la présence de soi-même. Elle va et ne bouge point. Elle parle à qui l'écoute. Elle est comme un autre monde au monde. Eh bien ! cette eau de repos et de mémoire indispensable à l'homme d'aujourd'hui, valet forcené de la productivité, on la souille, on la détruit ; on y déverse des détritiques chimiques et toute la merde des usines ; on la tue comme on a tué les routes et les arbres ; on veut en faire, comme du reste, un macadam du Tant-à-l'heure. On la prostitue aux moteurs et à une horde d'hommes pressés — pressés, d'ailleurs, de n'arriver nulle part ! — dont certains sont d'authentiques sportifs, mais beaucoup d'autres des snobs, des fils-à-papa, des voyous, des robots avec un compteur sous le crâne. La révolte des pêcheurs d'Auvers-sur-Oise ? Ah ! c'est une révolte pour nous tous. Je crois à ces révoltes-là, qui paraissent dérisoires mais concernent l'essentiel. Ces taquineurs de goujons, ces canotiers du dimanche, ces bonshommes à bretelles font plus pour l'humanité que pas mal de prophètes et de discoureurs.

Il faut les écouter. Il faut leur accorder ce qu'ils réclament et qui n'est en désaccord ni avec le progrès ni avec la justice : une sage réglementation des hors-bord, une limitation raisonnable des plans d'eau sportifs, la préservation des rivières. On sauvegarde des monuments en les décrétant historiques, il y a même une Commission pour cela : après tout, l'Oise, la Marne, le plus modeste "site" de roseaux et de guinguettes sont-ils moins dignes de conservation qu'une ruine du XIV^e ? Sinon, que le siècle suive sa pente et que les rivières meurent. Mais que restera-t-il de l'homme quand l'eau ne sera plus pour lui qu'un produit coûteux sous un étiquette, quand ses termitières s'élèveront sur des asphaltes livrées aux aciers torrentiels, quand la seule rivière donnée à ses yeux le soir se réduira — cela commence déjà ! — à un reflet, à un mirage : le long fleuve luisant des capots et des toits de voitures alignées, pare-choc contre pare-choc, devant nos maisons sans âme ?